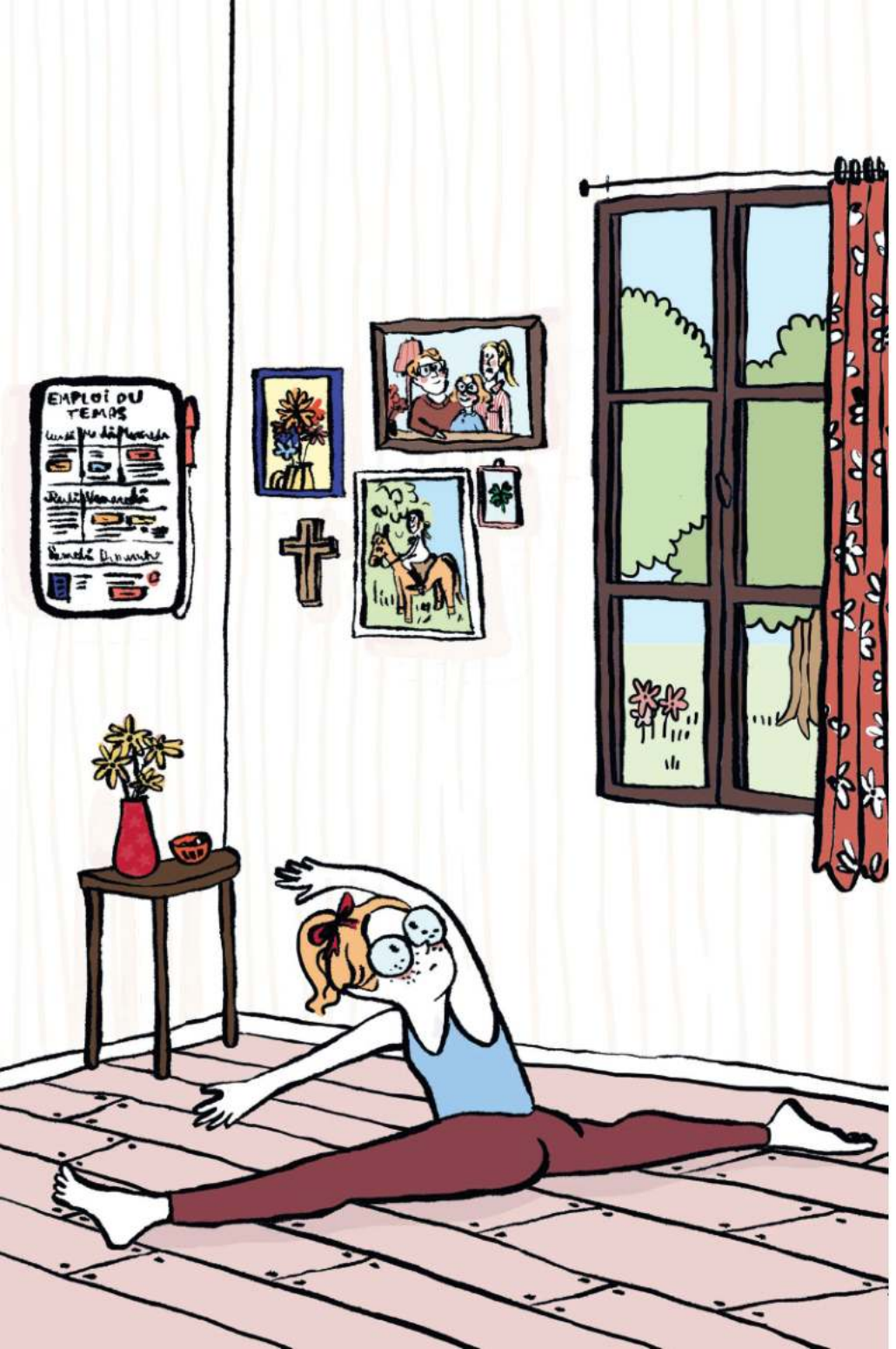

1
La loterie des parents

Ni pistolet (violent), ni Barbie (vulgaire), ni bonbons, ni hamburger, une dictée par jour, une heure d'Histoire, autant de musique, du sport. Et bien entendu, ni télé ni supermarché.

Si vous êtes un adulte et que vous lisez ces lignes, vous vous dites peut-être qu'une telle éducation, c'est épatant. Si vous êtes un enfant, vous vous dites que c'est assommant.

Bien avant l'argent, l'intelligence ou la beauté, les règles éducatives des parents sont la première grande inégalité de la vie. Certains

enfants ont des parents amateurs de chewing-gums et de films comiques (catégorie 1), d'autres, des parents sportifs ouverts aux pizzas quatre saisons (catégorie 2). Et les plus malchanceux sont élevés aux endives et aux audioguides par des parents de catégorie 3. Ceux de Miranda Octopus appartenaient à cette dernière catégorie. Leur éducation consistait essentiellement en deux longues listes : celle des interdictions (interminable) et celle des obligations (également interminable).

Ainsi, le mercredi, pendant que les camarades de Miranda jouaient au football en jogging crasseux en hurlant des mots magnifiquement grossiers, elle recevait son professeur de barre au sol. Et le samedi après-midi, à l'heure des courses au supermarché, elle prenait sa leçon de maintien. Un siècle plus tôt, dans les faubourgs chics de Londres, une telle éducation aurait semblé parfaitement naturelle. Mais voilà, nous étions un siècle plus tard et Miranda habitait

une petite ville ordinaire. Au milieu des maisons et des vies presque identiques, elle se sentait singulière, et farouchement seule.

Ses semaines se déroulaient entre les règles et les rêves, jusqu'au dimanche, son jour préféré.

Ne vous y trompez pas, le dimanche n'était pas jour de relâche chez les Octopus, avec pancakes au lit et dessins animés en fond sonore. Non, le dimanche était le jour de l'école du dimanche, autrement dit le catéchisme, qui, à la différence de l'école classique (il y avait quand même quelques avantages), acceptait les cancres et tolérait les siestes.

Mais Miranda était une petite fille beaucoup trop vive et curieuse pour se satisfaire de cela. Ce qu'elle aimait par-dessus tout à l'école du dimanche, c'était le goûter final, le moment où son ami Auguste Pétrus, le fils du pâtissier de la ville, déballait les gâteaux du jour. Pendant que leurs parents priaient ou somnolaient, les enfants se partageaient mille-feuilles

croustillants, fraisiers parfumés, banana cakes, opéras intenses, ou éclairs au café étincelants.

Et c'est ici, à l'école du dimanche, que Miranda découvrit ce qui allait devenir sa passion. Non pas la foi, mais le chocolat.

2

Dorothy et Terrence Octopus

Si vous annoncez à des parents de catégorie 1 ou 2 que vous aimez cuisiner, que vous voulez devenir chef étoilé ou grand pâtissier, cuisinier de la reine d'Angleterre ou de la Maison-Blanche, il y a fort à parier qu'ils se réjouiront.

Malheureusement, les parents de catégorie 3 visent pour leurs enfants non pas le poste de cuisinier de la reine d'Angleterre, mais celui de reine d'Angleterre.

– Pâtiquoi ? s'étrangla madame Octopus.

– Pâtissière, répéta Miranda. Ou cuisinière peut-être.



– Oh, seigneur, pourquoi pas saucissonnière !

– Oui, pourquoi pas.

– Terrreeeennnnce ! Interviens, je te prie, Miranda dépasse les bornes.



– Miranda, intervint Terrence. Tu dépasses les bornes.

Et ainsi se terminaient les conversations familiales.

Terrence Octopus était ce que l'on appelle un capitaine d'industrie, ce qui est beaucoup moins amusant qu'un capitaine de bateau. Ici, ni océan ni terra incognita à découvrir. Non, uniquement de la pétrochimie (soyez sans crainte, personne, pas même moi, ne comprend ce mot), des investissements, des placements, des rendements – des mots en « ent » qui signifient tout simplement « plus d'argent ». Terrence Octopus était en effet très riche, c'était à peu près la seule chose que Miranda avait comprise. Il ne parlait jamais en détail de son travail mais il semblait toujours occupé et préoccupé, ce qui suffisait à penser qu'il s'agissait d'un travail sérieux et difficile.

Observer Terrence Octopus était un exercice particulièrement intéressant. Pas seulement en



raison des grosses boucles orange qui lui encadraient le visage mais à cause de son air las, un peu triste, qui s'accordait mal avec la richesse et la réussite. Miranda se disait souvent que le visage de son père aurait pu, à lui seul, renverser les grandes certitudes de ce monde.

Terrence Octopus n'était pas naturellement un père de catégorie 3. Il y avait été conduit par son histoire puis, il faut bien l'avouer, par son mariage. À la mort de son père, le jeune Terrence avait hérité d'une grande tristesse et d'une grande entreprise. Le jardinage, qu'il aimait beaucoup pratiquer à l'époque, avait un

peu allégé sa tristesse, mais n'avait été d'aucun secours pour rassurer son directeur financier.

Et c'est ainsi que Terrence avait rangé ses bottes et son râteau, et avait acheté son premier livre ennuyeux : *Pétrochimie et Management* (d'autres suivraient).

Puis, lors d'un gala, il avait rencontré Dorothy, et Miranda était née un an après. Terrence avait continué de travailler de plus en plus et avait fini par admettre que beaucoup de règles, notamment éducatives, font gagner beaucoup de temps car évitent beaucoup de discussions.

Contrairement à son mari, Dorothy Octopus était, elle, viscéralement, un parent de catégorie 3. Leader, porte-parole, présidente honoraire de la catégorie 3. Chaque parcelle de la vie de Miranda était soumise à règlement. Rien n'était laissé au hasard, à l'hésitation, au changement de cap.

«Vous trouvez normal de respecter le code de la route lorsque vous conduisez une voiture,